

**Jean-Luc CARON
Gérard DENIZEAU**

**Camille
SAINT-SA ENS**

collection horizons



Le pont Marie vu de l'aval en 1835, aquarelle de S. Himely.
Musée Carnavalet - Photo DR.

Chapitre I

Une précocité mozartienne

Né le 9 octobre 1835 au 3 rue du Jardinnet, à Paris (Quartier Latin) et baptisé le 27 octobre suivant en l'église Saint-Sulpice, Charles Camille Saint-Saëns a pour père Jacques-Joseph-Victor Saint-Saëns (1798-1835), petit-fils d'agriculteur normand. Sous-chef de bureau au ministère de l'intérieur, ce dernier disparaît à l'âge de 37 ans, touché par ce fléau qu'était la tuberculose, trois mois après la naissance de son fils. Sa veuve, Clémence Collin (1809-1888 ; le mariage est intervenu le 24 novembre 1834), dont la famille est originaire de Champagne, élève seule Camille. Manifestant un tempérament résolument artistique, elle produit de belles aquarelles (principalement des fleurs) et rêve pour son enfant d'une carrière de musicien. Bientôt orpheline, elle est adoptée par son oncle et sa tante Masson, cette dernière tenant une librairie au Quartier Latin.

Des dons musicaux exceptionnels

Après trois années passées en nourrice chez son oncle à Wassy, Camille revient à Paris en 1838. Il devient alors évident que l'enfant, qui évolue au sein d'une famille appartenant à la bourgeoisie cultivée de la capitale, possède des capacités musicales exceptionnelles. Sa jeunesse se déroule exclusivement au sein d'un milieu féminin. Frêle et lui-même tuberculeux, il débute son parcours musical de manière pour le moins précoce et accélérée lorsque sa grand-tante, Charlotte Masson, « bonne-maman » dont il est très proche l'initie au piano (« qu'il aborda à deux ans et demi », précise le musicologue

¹ Camille-Marie Stamaty (1811-1870), pianiste connu, ancien élève de Frédéric Kalkbrenner et de Mendelssohn, est époustoufflé par le niveau de l'enfant et les qualités pédagogiques de sa tante. Quant à lui, il demeure fidèle au style de jadis et pour toujours façonne l'abord de Camille... à mille lieux du piano romantique.

² Pierre Maleden (né vers 1806), grande figure de la théorie musicale en France, élève de Fétis, il se fixe à Paris en 1841 où il forme de nombreux élèves. Saint-Saëns lui gardera une grande reconnaissance tout au long de sa vie.

³ Jean Dominique Ingres (1780-1867), élève de David, Grand Prix de Rome en 1801, chef de l'école classique opposée au romantisme.

Vuillermoz). Elle est relayée par un pédagogue et compositeur nommé Stamaty¹ qui bientôt, fortement impressionné par les dons de l'enfant, le confie au professeur et compositeur Pierre Maleden² qui lui enseigne la théorie et la composition. « Un professeur incomparable », dira-t-il plus tard.

Il n'a que trois ans lorsqu'il improvise de petites mélodies sur son clavier et à cinq ans, il maîtrise déjà parfaitement la technique du piano, jouant des sonates tout en composant sa première pièce. Doué certes, mais travailleur et opiniâtre, il n'abandonne jamais sans être parvenu au résultat escompté. À six ans, il écrit un Adagio à l'intention d'Ingres³, qui en retour lui offre un portrait de Mozart placé sur un médaillon. Si ces premières pages « insignifiantes » ne méritent pas de survivre comme le reconnaissait le compositeur, il ajouta à raison qu'« il serait impossible d'y trouver une faute d'écriture. » Suivent, deux pièces de plus grande valeur, deux mélodies probablement porteuses des futurs stigmates de son tempérament, liés à la mort si précoce de son père et à son lien fusionnel à sa mère bien aimée : *Le Soir* et *La Maman*. Nous sommes en 1841, Camille n'a que six ans !

Sans tarder, tous ses proches constatent combien le jeune Camille est un musicien hors-pair qui, dès l'âge de onze ans, après s'être souvent produit dans les salons de la capitale, donne ses deux premiers concerts à la Salle Pleyel (Paris) le 6 mai 1846, s'imposant à tous dans son interprétation du *Concerto n° 6 en si bémol majeur* K. 238 de Mozart (1776) qu'il pare de sa propre cadence. Il interprète aussi des pièces de Kalkbrenner (une toccata), de Haendel (air varié et fugue), Hummel (une sonate), Bach (un prélude et fugue) et, accompagné par l'orchestre des Italiens, le *Concerto n° 3* de Beethoven (un seul mouvement ?). Il achève sa prestation avec une sonate de Beethoven. Camille joue divinement de mémoire ; assurément l'évènement fait date. Ses dispositions pour la



composition s'imposent aussi très précocement, si bien que l'on compare volontiers ce surdoué au jeune Mozart.

Les premières œuvres

De cette époque datent trois rencontres marquantes avec Charles Gounod⁴, Alexandre Pierre François Boëly (1785-1858) et Pauline Viardot (1821-1910). Le premier, âgé d'une trentaine d'années, Grand Prix de Rome ayant déjà séjourné à la Villa Médicis, ami de Felix et Fanny Mendelssohn, alors connu pour ses mélodies et des pièces religieuses, lui ouvre l'approche de l'esthétique classique et romantique qui allait durablement le marquer. Le deuxième, inspiré par les maîtres du XVIII^e siècle et qui s'est fait connaître par sa musique d'orgue à la tribune de Saint-Germain l'Auxerrois, l'initie à l'œuvre de Jean-Sébastien Bach (on disait alors « Sébastien »). La troisième⁵, sœur de la célèbre Malibran, la mezzo-soprano Pauline Viardot âgée de vingt-huit ans jouit d'une gloire immense et vient de triompher dans l'opéra de Meyerbeer, *Le Prophète*. Camille l'accompagne volontiers lors des nombreux récitals qu'elle offre à ses admirateurs parisiens, source d'une amitié qui ne sera rompue que par la mort.⁶

⁴ Qu'il évoquera « écrivant dans son magnifique atelier auquel un orgue inauguré par moi-même, sur sa demande, quelques années auparavant, donnait un si grand caractère. » [Saint-Saëns, *Portraits et souvenirs*, Calmann-Lévy, s.d., p. 44]

⁵ « Elle habitait un ravissant hôtel, que le tout-Paris artiste et lettré d'alors a traversé dans d'inoubliables soirées. En y entrant, on était charmé, dès l'abord, par l'élégance sévère du lieu, qui n'avait rien de commun avec les nids capitonnés d'aujourd'hui : des meubles sérieux, des tableaux de prix, un orgue dont les tuyaux luisaient vaguement au fond d'une galerie. » [*Ibid.*, p. 122-123]

⁶ Bien plus tard, il écrira le rôle de Dalila en pensant à elle pour son opéra *Samson et Dalila*.

Depuis sa naissance et pour le reste de son existence, Saint-Saëns souffre d'une santé précaire, développe des troubles pulmonaires chroniques du fait d'une phtisie menaçante et d'autres troubles aigus en lien avec des surinfections susceptibles de l'emporter à chaque survenue, en l'absence de toute antibiothérapie. Dès l'âge de treize ans, en 1848, il entre au Conservatoire national tout en suivant de brillantes études générales où ses dispositions pour les matières scientifiques (sciences naturelles, mathématiques) et littéraires impressionnent. Il parle très vite le latin avec un professeur privé et regrettera de ne pas maîtriser davantage le grec. Il se passionne à vie pour la botanique, l'astronomie, l'archéologie et la philosophie.

⁷ C'est Stamaty qui l'introduit auprès de Benoist (1794-1878). Jacques Fromental Halévy (1799-1862), l'auteur de *La Juive*, ne s'implique guère dans ses obligations de pédagogue. Quant à Charles Gounod (1818-1893), au charme lyrique indéniable, Prix de Rome en 1839, auteur de gracieuses mélodies, il connaîtra la célébrité avec ses opéras *Faust* (1858) et *Roméo et Juliette* (1867) mais aussi une vingtaine de messes... Son influence touchera Saint-Saëns, Massenet et Bizet.

⁸ Un nouvel échec au concours de Rome en 1863 (il a 29 ans) ne parviendra pas à freiner son élan créateur car il est déjà très bien installé dans la profession. Cet événement peut-il en partie expliquer le désintérêt ultérieur des directeurs de théâtre vis-à-vis de ses œuvres lyriques ? Ravel commettra en 1905 la même erreur stratégique ! C'est alors que Berlioz dit à propos de Camille qu'il « man- quait d'inexpérience. »

Dans le prestigieux établissement, il reçoit l'enseignement de François Benoist (orgue), Halévy (composition) ainsi que les conseils de Charles Gounod.⁷ À la bibliothèque, il dévore les partitions des grands compositeurs germaniques comme Bach, Mozart et Beethoven, mais aussi des maîtres plus anciens. Sa mémoire musicale phénoménale lui permet de jouer sans partition n'importe laquelle des sonates de Beethoven ! Et cette prouesse fait beaucoup pour sa popularité qui s'étendra sur la France, l'Europe et même les Etats-Unis ! Sa précocité se mesure aussi à l'aune d'une *Symphonie en la mineur* (1850), preuve de son étonnante assimilation de l'esprit de la musique viennoise passée, sans oublier les œuvres alors très en vogue de Georges Onslow et Félicien David. Trois ans plus tard (1851), il quitte le Conservatoire avec un brillant premier prix d'orgue mais échoue au Concours du Grand Prix de Rome⁸ tandis que sa cantate *Ode à Sainte-Cécile* lui vaut, l'année suivante, un prix de composition à Bordeaux et une exécution publique en prime. Il se souviendra non sans nostalgie de cet établissement : « Le vieux Conservatoire. Le laisserai-je partir sans un adieu, ce Conservatoire de la rue Bergère, que j'ai tant aimé, comme on aime tout ce qui tient à la première jeunesse ? J'aimais sa vétusté, son absence totale de moder-

nisme, son air d'autrefois... ».

Les débuts dans la carrière

Très rapidement, dès sa sortie du Conservatoire, son esthétique trouve les grandes lignes auquel il restera fidèle tout au long des décennies suivantes. Son amitié avec son futur éditeur Auguste Durand s'amorce à cette époque. En 1850, il fait la connaissance d'un des plus grands musiciens du siècle, artiste flamboyant qu'il admire profondément, Franz Liszt, son aîné d'un quart de siècle. La musique qu'il compose à ses débuts, simple, limpide et très bien construite, subit notamment les influences de Mozart (dans sa *Symphonie en la majeur* on reconnaît un thème de la *Symphonie « Jupiter »*) avant de s'étoffer et de se doter de marques distinctives inaltérables. Le voici, tout juste âgé de dix-huit ans, nommé pour cinq ans au pupitre de l'orgue de l'église Saint-Merri après un court passage par l'église Saint-Séverin. Cette même année, sa *Symphonie en mi bémol* lui vaut les félicitations d'Hector Berlioz et de Charles Gounod. L'année de ses 20 ans, enfin, il dédie à sa grand-tante son *Quintette en la mineur pour piano et cordes*.

À Saint-Merri, il conseille le facteur d'orgue Aristide Cavallé-Coll⁹ pour la restauration de l'instrument bien mal en point. Le 21 mars 1857, sa *Messe pour solistes, chœur et orchestre*, opus 4, dédiée à l'abbé Gabriel, curé de Saint-Merri, y reçoit sa création. Puis le prêtre l'emmène à la découverte de l'Italie. Emmerveillé, il découvre Rome et entend les chanteurs de la Chapelle Sixtine. Au sujet de cette *Messe*, Liszt donnera son sentiment : « Une magnifique cathédrale gothique où Bach aurait sa chapelle ». Sa réputation touche le milieu musical et suscite l'admiration de grands maîtres comme Franz Liszt et Hector Berlioz, qui dira de lui : « C'est un maître pianiste foudroyant... et l'un des plus grands musiciens de notre époque ».

⁹ Au XIX^e siècle, Cavallé-Coll (1811-1899) donne à l'orgue une dimension symphonique. Ses quelque 600 instruments (basilique de Saint-Denis, Notre-Dame de Paris, Saint-Sulpice, le Sacré-Cœur), ont permis le renouvellement de la musique d'orgue, notamment en France, avec César Franck ou Camille Saint-Saëns, puis Charles-Marie Widor, Louis Vierne et Marcel Dupré.

¹⁰ Église située dans les beaux quartiers dans une paroisse riche, de construction récente (achevée en 1842), dotée de superbes orgues
Cavaillé-Coll.

¹¹ Après avoir démissionné, lassé par ses obligations culturelles, il sera remplacé par Théodore Dubois au grand orgue en 1877.

En 1858, ses capacités d'organiste le conduisent à succéder à Lefébure-Wely, décédé, aux grandes orgues de l'église de la Madeleine¹⁰ en tant que maître de chapelle. À ce poste prestigieux, il gagne l'indépendance financière et une renommée croissante, impressionnant par ses improvisations nombre de musiciens, dont Liszt qui le considère comme « le premier organiste du monde. » Il conserve ce poste pendant une vingtaine d'années, longue période qu'il avouera être la plus heureuse de son existence¹¹. Il est pourtant à relever que son parcours d'organiste connaîtra sur le tard un franc déclin, le musicien n'étant plus alors en odeur de sainteté auprès du clergé, sans doute du fait de sa tiédeur religieuse mais aussi de l'austérité de sa musique qui ne séduit ni les clercs, ni les fidèles (il semble que l'on regrette feu Lefébure-Wély, nettement plus mondain, et d'écoute plus aisée). D'autre part, du fait des absences fréquentes, Saint-Saëns aura pris l'habitude de se faire remplacer de plus en plus souvent par Charles Marie Widor.

D'une activité frénétique, il participe à l'établissement de nouvelles éditions ambitieuses d'œuvres de Gluck, Mozart, Beethoven, Liszt ainsi que de clavecinistes français, aide à faire revivre l'intérêt pour Bach (qu'il fait apprécier à Berlioz), mais également pour Mozart, Haendel, Gluck... Ardent défenseur de l'œuvre de Rameau, il manifeste tôt son admiration pour les œuvres de Schumann et Wagner (*Tannhäuser, Lohengrin*), créateurs alors peu appréciés au Conservatoire de Paris. Surtout, il compose beaucoup, notamment des œuvres religieuses à destination des offices de la Madeleine et assure, à ses frais, l'exécution de la musique de Liszt, étant le premier en France à faire entendre ses poèmes symphoniques. Signe de son inlassable passion pour l'astronomie, c'est à l'achat d'un télescope qu'il consacre les 500 francs gagnés par la vente de ses *Six duos pour piano et harmonium* à l'éditeur Girod en 1858. Parvenant à maturité avec son *Concerto pour piano et orchestre n° 1*

op. 17 daté de 1858, il parachève son apprentissage avec sa *Symphonie Urbs Roma* qui remporte, en 1857, un premier prix au concours de la Société Sainte-Cécile de Bordeaux. Deux autres concertos, pour violon et orchestre (op. 58 et 20), datent de cette période, attestant son goût pour une pratique délaissée par les compositeurs français. L'année 1858 s'achève avec la création de son *Oratorio de Noël* à la Madeleine, le 25 décembre, œuvre écrite en seulement onze jours !



**Camille
Saint-Saëns**
en 1850.
BnF - Photo DR.



Franz Liszt, père du Poème symphonique.
Photo DR.

Chapitre II

Le temps des poèmes symphoniques

Les années 1870-1877 comptent assurément parmi les plus heureuses de la vie de Camille Saint-Saëns. L'échec injuste au Prix de Rome et la difficulté à s'imposer au théâtre pèsent désormais d'un faible poids relativement à la gloire naissante d'un musicien dont la réputation commence à s'étendre à toute l'Europe. Parvenu à l'âge de trente-neuf ans, il se marie, le 3 février 1875, avec une toute jeune femme, Marie-Laure Truffot, de vingt ans sa cadette. Le principe du mariage a été conclu dans une évidente discrétion, ce qui ne surprend pas de la part d'un homme qui, au rebours de ses plus grandes admirations (Berlioz, Liszt, Wagner) conserve un secret jaloux à l'endroit de sa vie privée. Fille d'un riche industriel qui assure la fonction de maire du Cateau-Cambrésis (lieu de l'union civile et religieuse), Marie-Laure donnera deux enfants à Camille, les petits André et Jean-François, qui disparaîtront tragiquement à quelques semaines d'intervalle : le 28 mai 1878, le premier échappera à la surveillance de sa mère et fera une chute mortelle par la fenêtre donnant sur la rue Monsieur-le-Prince ; le 7 juillet suivant, le second succombera à une pneumonie. Mais dans l'intervalle, il est probable qu'en dépit de sa réserve et de sa discrétion, le grand musicien aura connu ces joies profondes de la paternité que rien ne saurait remplacer. Des joies par ailleurs confortées par une réussite professionnelle de plus en plus éclatante, couronnée par la création, en 1877, de *Samson et Dalila*, mais aussi, entre autres exemples, par la création russe de *La Danse macabre* à Saint-Petersbourg dont la presse locale rend compte sur le